

Nicolas Bendrihen

Éphémère destinée *

Il y a un an, quand l'invitation à ce séminaire m'est parvenue, l'Assemblée nationale votait dans leur première version (bien remaniée depuis) les deux textes sur la fin de vie, dont le controversé texte sur le droit à l'aide à mourir. Ce vote, les médias l'ont martelé, s'est fait dans un calme et une sérénité étonnants dans une assemblée que l'on sait agitée. Ce calme serait-il lié à la synchronie entre cette demande du droit à mourir et le discours de l'époque ?

On présente en effet le refus de l'euthanasie ou du suicide assisté comme d'un autre temps, aujourd'hui on veut décider, en pleine conscience sans doute, du moment et du comment l'on pense ou l'on souhaite terminer sa vie.

Sauf que, comme le disait Colette Soler en ouverture de ce séminaire en novembre, la pensée de la mort, ce n'est pas la mort ¹. C'est dire que la mort, au moment venu, ce n'est que très rarement comme on l'avait imaginée. Ce que l'on a pu construire avant, quand dans l'inconscient on est toujours persuadé de son immortalité, ce que l'on a pensé qu'on demandera ou qu'on désirera, trouve à s'actualiser et bien souvent est complètement remis en question à l'approche réelle de la mort. Il y a là toute une clinique de l'abord de la fin de vie, dans laquelle je n'entre pas, mais qui fait entendre, *a fortiori* quand on est analyste, à quel point ce que l'on demande ne rejoint pas forcément ce que l'on désire. Clinique qui permet aussi de prendre la mesure des fantasmes et/ou des délires qui sous-tendent parfois cette idée que mourir est un droit que l'Autre médical doit satisfaire, etc. Autant de

*  Intervention à la table ronde de clôture du séminaire Champ lacanien « La vie, le sexe et la mort, selon les discours », à Paris le 11 juin 2026. Ce travail a bénéficié des échanges sérieux et joyeux du cartel « Ponctuations », constitué afin de préparer cette soirée de clôture (Nathalie Dollez, Ghislaine Delahaye, Sophie Rolland-Manas, Nicolas Bendrihen. Plus-un : Marie-José Latour).

1.  C. Soler, « Ouverture », *Mensuel*, n° 192, Paris, EPFCL, janvier 2026, p. 27.

dimensions souvent inconnues de ceux qui font les lois, recouvertes par l'idéal actuel d'autonomie et d'indépendance des individus et la promotion du moi fort que rappelait David Bernard en décembre ².

Synchronie de ce droit à mourir aussi avec le discours de l'époque, le discours capitaliste, de façon peut-être plus inquiétante encore. D'abord pour la valeur de production que chacun aurait dans la vie – et qu'il perdrait dans la maladie grave, d'autant plus en fin de vie. Combien de fois n'ai-je pas entendu de la part de patients très fortement atteints « Pourquoi continuer ? Je ne sers plus à rien » – comme si nous étions là pour servir à quelque chose ! Douleur pourtant réelle de celui qui sort de la logique de production, ou plutôt bascule du côté de ceux qui ne produisent plus rien. Réduction de l'individu humain à un corps inutile, qui ne sert plus. Le pas est vite franchi de ne servir à rien à être un déchet, irriguant la douleur dépressive et la demande d'en finir, car ne produisant plus rien. Sidi Askofaré a abordé cette question du corps dans son rapport aux discours, et particulièrement le discours capitaliste, dans son livre paru dans nos Éditions nouvelles du Champ lacanien en 2024 ³. Mais un siècle avant, dans un discours et une époque sensiblement différents, n'est-ce pas ce que Freud nous faisait déjà entendre dans son analyse de l'oubli du nom propre Signorelli qui ouvre la *Psychopathologie de la vie quotidienne* ? Il rapporte en effet un de ses fils associatifs à propos d'un patient turc de Bosnie, très attaché aux plaisirs sexuels, et qui aurait dit à un de ses confrères : « Tu sais bien, *Herr* (Seigneur), que lorsque *cela* ne va plus, la vie n'a plus aucune valeur ⁴. » On peut lire là un nouage, minimal mais certain, entre les trois dimensions qui nous occupent cette année. Là, une vie sans jouissance, sexuelle, ne vaudrait pas la peine d'être vécue.

Je reviens à la question de la fin de vie. Inquiétante synchronie aussi avec la question économique. Même si les députés ont voté à l'unanimité le plan de développement des soins palliatifs – dont on déplore pourtant le faible nombre de malades qui peuvent encore y accéder –, on sait que la formation des équipes au traitement de la douleur, à l'abord des symptômes complexes en fin de vie prend beaucoup de temps et d'argent... L'accompagnement des malades, de la fin de vie, est très « consommateur de ressources », humaines et financières. Sans parler de l'inégalité de l'accès aux soins selon le lieu d'habitation ou d'institutionnalisation (je pense aux longs séjours, EHPAD,

2.  D. Bernard, « Malaises de la vie », *Mensuel*, n° 193, Paris, EPFCL, février 2026, p. 60-52.

3.  S. Askofaré, *L'Amour, le Sexe, la Psychanalyse, Variations sur le couple et sur le lien social*, Paris, Éditions nouvelles du Champ lacanien, 2024, particulièrement p. 95-107.

4.  S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Payot, 1986, p. 7.

etc.). Attention donc, dans la sphère imaginaire, au court-circuit de l'euthanasie, qui pourrait venir là comme une issue sans doute moins coûteuse, plus rapide, et pouvant se déployer hors d'unités spécialisées dans l'accompagnement en fin de vie, aux budgets scandaleusement lourds. Pas sûr que là, ça relève toujours de la dignité pourtant fortement revendiquée.

Prudence aussi à ce que dans certains cas la mort ne soit pas la seule chose qui reste à demander, quand on ne peut plus demander de présence, d'attention, de soulagement, de soin. Demander la mort pour continuer, jusqu'au bout, à demander – « demander, le sujet n'a jamais fait que ça ⁵ ». Il y a bien sûr des cas où la mort semble pleinement demandée et assumée, tout du long et jusqu'au bout. Ce sont des cas rarissimes dans mon expérience, mais ils existent.

L'analyste quand il opère comme analyste n'y est bien sûr pas comme porteur d'une idéologie, pour ou contre. Néanmoins, le discours qu'il met en place dans les rencontres cliniques auprès de patients gravement atteints dans leur corps peut faire faire un pas de côté avec le déjà-pensé du discours courant : interroger le « servir à quelque chose » ; la toute-puissance de la volonté... Parfois aller jusqu'à éclairer les fantasmes d'être réduit à un objet passivé dans les mains de l'autre, médical en l'occurrence. Ou dégager la question qu'un sujet pose parfois sans le savoir quand il demande à mourir : « Est-ce que je compte encore pour toi ? », « Est-ce que je peux te manquer ? »... Ou faire entendre une position mélancolique dans une demande de mort qui paraît décidée, quand aucune autre voie ne semble possible pour échapper à la souffrance. Bref, ne pas reculer devant ce moment de l'expérience humaine, exceptionnellement banal, afin que chacun puisse, autant que faire se peut, éclairer ses choix, et non suivre aveuglément le discours dominant.

*

Parce que, plus largement, qu'est-ce qu'une analyse change, ou peut changer, dans le rapport à la vie qui va vers la mort ? Que des cas particuliers, bien évidemment, mais je prélève quelques points dans un corpus immense qui ne peut évidemment être condensé ici, tant ils sont nombreux et divers. D'abord celui d'une promenade que Freud fait dans la campagne en fleurs, dans ce merveilleux petit texte de 1915 qui a longtemps été traduit par « Éphémère destinée ⁶ » (avant le très laid « Passagèreté »). La plongée dans

5.  J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 617.

6.  S. Freud, « Éphémère destinée », dans *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, Puf, 1984, p. 233-236.

la caducité révolte les compagnons de randonnée de Freud. Que tout soit destiné à passer dévalorise la beauté du paysage pour eux. Bien différente est la position de Freud, qui voit dans cet éphémère, cette rareté, un accroissement certain de la valeur de ce qu'il contemple. N'est-ce pas déjà un consentement au manque, à la castration, que de pouvoir se dire qu'on ne jouira pas de tout, éternellement, sans les affects de révolte et de colère qui habitent les compagnons de Freud ? N'est-ce pas le moindre que l'on peut apprendre d'une psychanalyse ? C'est une idée proche que reprend Freud, dix ans après cette promenade, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*. Il répète que « dans l'inconscient il n'y a rien qui puisse donner un contenu à notre concept de destruction de la vie ⁷ », ce qui lui permet de trancher : « Je m'en tiens fermement à l'idée que l'angoisse de mort doit être conçue comme analogon de l'angoisse de castration ⁸. » Alors, sans doute que l'expérience de l'analyse fait approcher à chacun que la castration est le lot de chaque corps parlant, et cela doit avoir quelque conséquence pour la suite. Le moment venu, cela n'empêchera sûrement pas toute angoisse, mais tamponnera peut-être celle de cet impensé qu'est pour chacun sa propre mort.

De même, peut-on imaginer qu'une analyse poussée à son terme, notamment jusqu'à l'aperçu de la faille dans l'Autre, jusqu'à l'éprouvé d'une solitude radicale, jusqu'au point où chacun ne peut plus compter sur l'Autre, n'aurait pas un effet d'orientation pour le sujet confronté à l'impossible, à l'irreprésentable ? Certes, le recours au fantasme qui voile le réel ne cesse pas complètement après une analyse, mais le voile sur l'horreur de savoir du réel peut être un peu moins opaque. « Pleine assumption de son être-pour-la-mort ⁹ », disait Lacan à la fin de « Fonction et champ... ». Pleine assumption peut nous paraître bien ambitieux. Pas-toute assumption ?

Frédéric Worms dialoguant avec Frédéric Pellion évoquait dans ce même séminaire il y a quelques semaines la maturation démocratique de la société, qui, peut-être, pouvait prendre en compte la contradiction dans ses lois. Un sujet ayant poussé l'expérience analytique suffisamment loin pourrait-il aussi faire avec cette contradiction que ce qui n'a aucune représentation dans l'inconscient, ce qui n'est pas langage, ne peut se border qu'avec du langage, et sans forcément le recouvrir en permanence ? En ayant, dans la cure, dégagé un lieu pour l'incurable, pour que l'on puisse jouir un peu de l'éphémère, dans les heureuses contingences de notre courte vie.

7.  S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, Puf, 1951, p. 53.

8.  *Ibid.*

9.  J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, op. cit., p. 321.